





Collection **L'Imaginaire**



Amos Oz

**LA COLLINE  
DU  
MAUVAIS-CONSEIL**

Traduit de l'hébreu par Jacques Pinto

Gallimard

*Titre original :*

הר העצה הרעה

© Amos Oz, 1976.

© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

Amos Oz est né à Jérusalem en 1939. Depuis un premier succès international avec son roman *Mon Michaël*, il s'est imposé comme l'écrivain israélien le plus important de sa génération. Il a reçu de nombreux prix littéraires et distinctions à travers le monde, dont le prix Femina étranger pour *La boîte noire*. En 2004, *Une histoire d'amour et de ténèbres* lui a valu un succès populaire inédit. L'essentiel de son œuvre est disponible en français aux Éditions Gallimard. Amos Oz est mort à Tel-Aviv le 28 décembre 2018.





**LA COLLINE  
DU  
MAUVAIS-CONSEIL**



# 1

C'est l'obscurité. Dans le noir, une femme dit : « Je n'ai pas peur. » Un homme lui répond : « Tu as très peur. » Un autre demande le silence. Puis les feux de la rampe s'allument faiblement, le rideau s'ouvre, le silence se fait.

Au mois de mai mille neuf cent quarante-six, un an après la victoire des Alliés, le Comité national organisa une grande soirée dans la salle du cinéma Edison. Les murs étaient tendus de tissu aux couleurs de l'Angleterre et du Mouvement sioniste. Sur le devant de la scène, on avait mis des vases emplis de glaïeuls et posé une bannière : « LA PAIX SOIT SUR TES ARMÉES ET LA SÉRÉNITÉ DANS TES PALAIS. »

Bruit de pas saccadé, énergique, martial : le gouverneur de Jérusalem apparut. Il y eut un bref discours, une plaisanterie spirituelle et quelques vers de Byron. Après quoi, Moshe Shertok exprima en anglais et en hébreu l'émotion de la population juive.

Pour prévenir une attaque éventuelle des groupes de l'armée secrète, des soldats anglais coiffés de bérets rouges,

mitraillette au poing, gardaient les issues, les coulisses et les ailes de la salle. Figé au milieu d'une escorte de femmes et d'officiers, sir Alan Cunningham observait la scène. Aux mains des dames, des jumelles de théâtre. La chorale des pionniers, en chemise bleue, entonna des chants d'ouvriers russes à la gloire du travail. La ferveur des choristes ne parvint pas à chasser la nostalgie qui pesait sur la salle.

Après la chorale, on projeta un film sur la ruée des chars de Montgomery dans le désert occidental. Les chars soulevaient des colonnes de poussière, broyaient sous leurs chenilles positions et barbelés, et de la pointe de leurs antennes transperçaient les cieux gris du désert.

La salle retentit du tonnerre des canons et du hennissement des marches militaires.

Au milieu du film, un murmure passa sur le balcon des officiels.

La projection s'arrêta soudain. Une voix rugit : on demandait d'urgence un médecin. Au vingt-neuvième rang de l'orchestre, papa jaillit de son fauteuil. Il reboutonna le col de sa chemise blanche, souffla à Hillel de prendre soin de maman, de la calmer, le temps d'y voir clair. Puis comme s'il s'élançait dans les flammes au péril de sa vie, il se fraya un chemin jusqu'au balcon.

Lady Bromley, belle-sœur du haut-commissaire, avait été prise d'un malaise. Elle portait une longue robe blanche et son visage aussi était blanc. Tout en faisant passer son bras inerte autour de ses épaules, mon père se présenta brièvement aux personnages officiels. Tel le prince charmant conduisant la Belle au bois dormant, il soutint lady Bromley jusqu'au vestiaire des dames. Là, il la fit asseoir sur un tabouret capitonné et lui tendit un verre d'eau glacée. Trois hauts fonctionnaires anglais s'agitaient autour de lui et de la malade. Il lui soutenait la tête pendant qu'elle avalait péniblement une gorgée d'eau. Un vieillard en uni-

forme de colonel de l'armée de l'Air prit un éventail dans la pochette blanche de lady Bromley, le déploya délicatement, et l'agita au-dessus de son visage.

Elle ouvrit des yeux las. Et un court instant son regard erra ironiquement sur ceux qui s'affairaient autour d'elle. Volatile exsangue au nez pointu, elle était osseuse, très vieille, les lèvres scellées par un rictus méprisant.

« Eh bien, docteur, coupa le colonel, eh bien, qu'en est-il? »

Mon père hésita un instant, s'excusa à deux reprises, puis prenant soudain une décision, se pencha et de ses beaux doigts minces défit le corsage ajusté. Lady Bromley se sentit tout de suite mieux. Sa main, patte de poulet décharnée, vint rajuster l'échancrure de sa robe. Elle croisa ses vieilles jambes. Un sourire mauvais apparut sur sa bouche sans lèvres et d'une voix éraillée, sourde de menaces, elle laissa échapper : « Le climat, sans doute... »

L'un des hauts fonctionnaires dit poliment : « Madame... »

Lady Bromley l'ignora. Agacée, elle s'adressa à mon père : « Auriez-vous l'obligeance, jeune homme, d'ouvrir les fenêtres, celle-là également. J'ai besoin d'un peu d'air. Ce sera tout, mon brave. »

Si elle lui parlait sur ce ton, c'est que sa chemise blanche tombant sur son pantalon kaki, son col ouvert et ses sandales à la mode du pays lui donnaient plus l'allure d'un boy que celle d'un médecin. La jeunesse de lady Bromley s'était écoulée dans les jardins de Bombay, parmi les singes et les fontaines.

Sans souffler mot, mon père s'exécuta et ouvrit toutes les fenêtres. L'air nocturne de Jérusalem s'y engouffra, chargé d'odeurs de caroubier, de pin et d'ordures.

Il sortit de sa poche un petit paquet étiqueté « Kupat Holim », détacha soigneusement le couvercle en suivant les pointillés et tendit un cachet d'aspirine à lady Bromley. Il

ne savait pas prononcer le mot migraine en anglais, aussi le formula-t-il en allemand. À cet instant précis, ses yeux bleus devaient certainement rayonner, chaleureux, optimistes, derrière ses lunettes rondes.

Une dizaine de secondes plus tard, lady Bromley demanda à être reconduite à sa place, au balcon d'honneur. L'un des hauts fonctionnaires nota sur son calepin le nom et l'adresse de mon père et marmonna quelques remerciements. Il y eut des sourires. Après un moment d'hésitation, le fonctionnaire s'avança brusquement. On échangea des poignées de main.

Mon père retourna à son fauteuil d'orchestre, rangée vingt-neuf, entre sa femme et son fils.

« Ce n'était rien, dit-il, le climat. »

Les lumières s'éteignirent. Impitoyable, Montgomery poursuivait Rommel sur toute l'étendue du désert. Un tourbillon de flammes et de poussière envahit l'écran. Dans un vacarme de fin du monde, souligné par le souffle ivre des cornemuses au bord de l'extase, Rommel se mordait les lèvres jusqu'au sang.

La soirée prit fin avec l'exécution des hymnes britannique et sioniste. La foule évacua la salle et se dispersa. Jérusalem s'enveloppa des rougeoiements du soir. Sur les montagnes nues, une tour solitaire se dressait de loin en loin. Et sur leurs flancs, éparées, des silhouettes de bâtisses se profilaient. Les ruelles fourmillaient d'ombres bruisantes. Une nostalgie profonde s'empara de la ville. Les premières fenêtres s'allumèrent. Recueillie dans un silence qu'à chaque instant une voix nouvelle pouvait rompre, la ville attendait immobile. Mais seules les clameurs habituelles se firent entendre : une plainte de femme, le grincement d'un volet, un chat en rut dans une cour jonchée de poubelles. Et une cloche lointaine, lointaine...

En blouse blanche à la fenêtre de son échoppe de barbier

déserte, un Boukharien, bel homme, se rasait le menton en fredonnant. Une jeep de reconnaissance anglaise traversa le carrefour, la mitrailleuse harnachée d'un ruban de balles de cuivre scintillantes.

Assise sur un escabeau, ses mains crevassées à l'abandon sur ses genoux, la tête comme auréolée des dernières lueurs du jour, une vieille femme solitaire psalmodiait silencieusement près d'une minuscule papeterie. De l'arrière-boutique parvint une voix de femme : « *Siz a pouste zach, siz a schlechte zach*<sup>1</sup>. »

La vieille ne réagit pas.

À la hauteur de la pâtisserie Ehrenpreis, un mendiant à papillotes accosta mon père. Il demanda une pièce de deux sous, qu'il obtint, loua le Seigneur avec fougue, maudit l'Agence juive par deux fois et du bout de son bâton chassa un chat de gouttière.

L'est vibra soudain du bourdonnement confus des carillons graves et aigus, orthodoxes, anglicans, grecs, romains, arméniens, annonceurs affolés d'épidémies ou d'incendies. Mais seule la nuit répondit à l'appel des cloches. En haut de la rue Malachie, venue du nord-ouest ou de la mer, une brise légère agita faiblement la cime des arbres pâles, caressa les boucles de l'enfant. Ce fut le soir. Un oiseau invisible lança un cri étrange et obstiné. Les buissons d'hysope s'ouvrirent entre les pierres des murs. La rouille avait envahi les volets de fer branlants et les parapets des balcons. Dans le silence des dernières lueurs, Jérusalem s'immobilisa.

Au cours de la nuit, une nouvelle crise d'asthme réveilla l'enfant. Le père accourut pieds nus, lui chanta une berceuse :

1. En yiddish : « C'est une chose vaine, une mauvaise chose. » (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

*« L'agneau dort et le chevreau s'est endormi,  
Ferme les yeux, toi aussi,  
Car le vent tombe et s'apaise,  
Ils dorment, ceux de Jérusalem. »*

Au petit matin, les chacals hurlèrent dans la vallée, au pied du quartier de Tel-Arza. De l'autre côté du mur, Mythia, notre locataire, gémit dans son sommeil : « Laissez-le ! Il est encore vivant ! *Y-a-n-i-e zna-i-ou*<sup>1</sup> ! » Et il se tut. Des coqs chantèrent du côté du quartier de Sanhédria et du village arabe de Shouafat. Mon père enfila son pantalon kaki, passa une chemise bleue à larges poches, chaussa des sandales et partit travailler. Ma mère se recoucha. Des fenêtres voisines, les coups sourds redoublés des raquettes d'osier sur les matelas et les édredons viendraient la réveiller. Alors elle sortirait de son lit, en peignoir de soie, donnerait à l'enfant son œuf à la coque, sa bouillie de flocons d'avoine, son cacao et peignerait ses boucles.

Hillel dit : « Je suis seul. Voilà. »

Dans la rue, un vieux vitrier cria : « Vitrier ! répare tout ! c'est le Pérou. »

Et les enfants répétaient après lui : « Au fou ! »

Trois jours plus tard mon père reçut une invitation. À sa grande surprise, il était convié avec sa femme au bal de la Nuit de Mai, donné par le haut-commissaire dans son palais de la colline du Mauvais-Conseil. Au dos du carton doré le secrétaire avait écrit en anglais que lady Bromley présentait au docteur Kipnis ses remerciements et ses excuses les plus sincères. Sir Alan lui-même se joignait à ses vœux.

1. En russe : « Je ne sais pas. »



Il faut dire que mon père n'était pas exactement médecin, mais vétérinaire.

## 2

Il naquit et grandit en Silésie. Le célèbre géographe Hans Walter Landauer était son grand-oncle. Dans sa jeunesse, mon père étudia à l'école vétérinaire de Leipzig. Il se spécialisa dans l'étude des maladies tropicales et subtropicales des bovidés.

En mille neuf cent trente-deux, il émigra en Israël pour y bâtir de ses mains une ferme laitière dans les montagnes. C'était un jeune homme à principes, silencieux, poli et imprégné de ses rêves. Il voulait errer dans les montagnes de Galilée avec sac et bâton, dénicher un bois et en prendre soin, construire une cabane de rondins au bord d'un cours d'eau. Une cabane au toit incliné, avec cave et grenier. Il se proposait de rassembler chaque jour bergers et troupeaux pour partir à la recherche de nouveaux pâturages. Le soir venu, il s'assiérait entouré de livres et de têtes de cerfs empaillées dans la pièce calme où il écrirait un essai ou un poème épique.

Pendant trois mois, il logea dans la petite ville de Yessod Hamaaleh. Il passait ses journées à flâner seul sur les monts de Galilée orientale, à chercher des buffles dans les marécages de Houlé. Son corps bruni devenait une épure dans la lumière. Dans son visage cuit par le soleil, ses yeux bleus isolés derrière des lunettes rondes faisaient songer à ces lacs pris par les neiges du grand Nord. Avec le temps, un lien étroit s'établissait entre lui et ces étendues de montagnes arides. Il aima les odeurs de l'été, qu'un vent d'est

poussièreux lui portait au visage : ronces brûlées, crottes de chèvres, feux de bois éteints.

Dans le village arabe de Halassa, il eut l'occasion de rencontrer un oiseleur solitaire, un Allemand de Bavière, fervent évangéliste et célibataire. Persuadé que le retour des Juifs sur leur terre annonçait la fin du monde, il se hâtait de rassembler les éléments nécessaires à son grand ouvrage sur les oiseaux de Terre Sainte.

Les deux hommes prirent l'habitude de vagabonder ensemble par les monts de Naftali, les marais de Houlé et jusque dans la vallée de Marg-Ayouun. Ils atteignirent ainsi, au cours de leurs pérégrinations, les sources lointaines du Jourdain. C'est là qu'ils campaient tout le jour, à l'ombre d'une végétation épaisse, et déclamaient en chœur, de mémoire, leurs poésies préférées de Schiller. Quand un oiseau ou une bête passait près d'eux, ils s'ingéniaient à les ranger avec précision parmi les innombrables familles du règne animal.

S'inquiétant de ce qu'il adviendrait quand l'argent du grand-oncle géographe serait épuisé, mon père décida de partir pour Jérusalem afin d'y trouver un emploi. Il se sépara en bons termes d'avec l'oiseleur bavarois, rassembla ses quelques effets, et par un clair matin d'automne se présenta au bureau du docteur Arthur Rupin. Dès le premier coup d'œil, le docteur Rupin, du Comité national de Jérusalem, sympathisa avec ce jeune homme basané et silencieux qui lui venait des montagnes de Galilée. Il se souvint aussi que, dans sa jeunesse, il avait étudié la géographie des pays tropicaux dans l'atlas du célèbre géographe Landauer.

Mon père se mit à décrire son projet de ferme laitière en Galilée. Le docteur Rupin crayonnait nerveusement sur des bouts de papier. Mon père conclut en disant :

« C'est une idée difficile à réaliser, mais il me semble qu'elle n'est pas impossible. »

Le docteur Rupin sourit avec tristesse : « Impossible ? Non, mais difficile à concrétiser. Très difficile ! »

Il ajouta à ces mots deux ou trois remarques amères.

Pour l'heure, il persuada mon père d'abandonner son projet et d'investir entre-temps son argent dans l'achat d'un verger près du village de Ness-Tsiona et de prendre sans tarder une petite maison dans le nouveau quartier de Tel-Arza, qui se construisait au nord de Jérusalem.

Mon père n'insista pas.

Au bout de quelques jours, le docteur Rupin lui trouva un poste de vétérinaire itinérant, au sein de l'administration, et de surcroît l'invita à prendre le café dans sa maison du quartier de Rehavia.

Pendant plusieurs années, mon père fut debout avant le lever du soleil. Il prenait des autobus couverts de suie et sillonnait les régions de Bethléem, Ramallah, Lod et Jéricho. Le gouvernement l'avait chargé du contrôle du bétail.

Le verger des environs de Ness-Tsiona commença à lui procurer un modeste revenu qu'il déposa avec une partie de son salaire de fonctionnaire à la banque anglo-palestinienne.

Il meubla sa petite maison de Tel-Arza d'un lit, d'une table, d'une armoire et de quelques étagères. Au-dessus de la table, il accrocha un grand portrait de son oncle. Hans Walter Landauer lui lançait la nuit un regard circonspect et étonné.

De ses randonnées dans les villages, il rapportait des ronces d'espèces rares. Il collectionna quelques fossiles et des poteries anciennes. Il disposa le tout avec soin. Le temps passa. Le silence engloutissait sa mère et ses sœurs restées en Silésie.

Il se familiarisa avec la solitude et acquit même quelques rudiments d'arabe. Son poème épique, il l'avait remis à

plus tard. Chaque jour lui apprenait quelque chose de nouveau sur le pays et ses habitants, et parfois sur lui-même. Si la ferme laitière existait encore dans ses rêves, il avait par contre définitivement renoncé au grenier et à la cave, qui lui semblaient un projet superflu. Il arrivait qu'en pleine nuit, il s'adressât au grand-oncle dans son cadre : « Qui vivra, verra. Je suis un homme têtu ; autant que toi. Tu peux rire à loisir. »

La nuit, à la lumière de sa lampe de bureau, il tenait son journal. Il y racontait ses craintes pour sa mère et ses sœurs, le tourment déchaîné par le Hamsin<sup>1</sup>, certaines bizarreries qu'il avait observées chez ses collègues, la saveur de ses vagabondages dans des villages oubliés de Dieu.

Il esquissait, en choisissant soigneusement ses mots, quelques observations techniques auxquelles il était parvenu durant son travail. Il notait des pensées optimistes sur l'avenir du peuplement juif dans le pays, et ceci dans différents domaines. Après plusieurs ratures, il formulait même deux ou trois remarques pour ou contre la solitude. Il confiait enfin à une page blanche de son journal le timide espoir de connaître un jour l'amour.

Après quoi il détachait la feuille et la déchirait en menus morceaux. Il écrivit et publia dans le journal *Hapoel Hatsaïr* un article sur les vertus du lait de chèvre.

Il se rendait parfois à la tombée de la nuit chez le docteur Rupin, dans le quartier de Rehavia, où il était reçu avec du café et des gâteaux à la crème. Ou bien il rendait visite à son concitoyen, le vieux professeur Julius Wertheimer, qui habitait aussi Rehavia, non loin de la maison du docteur Rupin. On entendait, venue du fond des pierres, la plainte orgueilleuse et désespérée d'un piano. L'été, les roches flambaient sur les talus. L'hiver, Jérusalem

1. Vent chaud du désert.

était ensevelie sous les brumes. De tous les coins du monde un flot de pionniers et de réfugiés coulait vers la ville et la noyait de stupeur et de chagrin. Mon père leur achetait des livres. Certains, reliés et ornés de lettres d'or, sentaient bon le cuir. De temps à autre, il en échangeait avec le docteur Rupin ou avec le vieux professeur Julius Wertheimer qui l'accueillait habituellement d'une accolade brève et timide.

À la halte des villages, les Arabes lui offraient parfois du jus de grenade frais. Certains venaient lui baiser la main. Il apprit à boire à la régalade en se servant d'une gargoulette d'argile. Un jour, une femme lui lança un regard de braises sombres. Il en trembla de tous ses membres et détourna précipitamment les yeux.

Il nota dans son journal :

« J'habite Jérusalem depuis trois ans et je continue à penser à elle comme si j'étais étudiant à Leipzig. Nous avons là un paradoxe, etc. »

Mon père écrivit encore dans son journal quelques phrases hâtives et obscures dont voici un extrait :

« Il y a beaucoup de contradictions. Hier matin dans le village de Lifta, j'ai été contraint d'abattre un beau cheval vigoureux. Pendant la nuit, des voyous lui avaient crevé les yeux avec un clou. La cruauté gratuite n'a aucun sens. Le soir même, au kibboutz Kiriath Anavim, les pionniers mirent une suite de Bach sur un gramophone. La musique libéra une infinie pitié pour le cheval, Bach et moi-même. On en eut presque les larmes aux yeux. Demain est le jour de l'anniversaire du roi. Tous les travailleurs du département recevront un cadeau identique. Il y a beaucoup de contradictions. Et le climat non plus n'est pas commode. »

3

Maman dit : « Je porterai la robe bleue avec le décolleté en pointe et je serai la plus belle du bal. »

Papa dit : « Et tu n'oublieras pas de perdre une de tes chaussures ! »

Hillel dit : « Moi aussi ! »

Mais les enfants ne vont pas au bal de la Nuit de Mai au palais du haut-commissaire. Même les enfants sages. Même les enfants précoces. De toute façon le bal ne se terminera pas avant minuit. Hillel passera la soirée chez les voisines, Mme Yavrova, la pianiste, et sa nièce Lioubov, qui se fait appeler Mlle Binyamina Eben Hen. Elles feront marcher pour lui le gramophone et lui serviront son repas du soir. Il jouera même un peu avec leur collection de poupées avant d'aller au lit.

Hillel essaya de parlementer : « Mais je dois répondre au haut-commissaire. Il faut qu'il sache qui a raison. »

Papa répondit avec impatience : « C'est nous qui avons raison. Et le haut-commissaire, au fond, est certainement d'accord avec nous. Mais il doit obéir aux ordres du roi. »

« Ce roi-là, je ne l'envie pas. Il sera bientôt puni par le Bon Dieu ; Oncle Mythia l'appelle Kedorlaomer<sup>1</sup>, roi du pays d'Albion, et dit que l'armée secrète l'attrapera et le fera exécuter pour tout ce qu'il a fait aux rescapés des camps. »

Avec calme, pesant soigneusement ses mots, papa répondit : « Oncle Mythia exagère. Le roi d'Angleterre n'est pas Kedorlaomer mais George VI. Et après lui régnera sans

1. Kedorlaomer, roi d'Elam à l'époque cananéenne. Abraham porta la guerre dans son camp et délivra Lot, captif de Kedorlaomer. *Genèse*, chapitre XIV.

doute l'une de ses filles. Tuer un homme autrement qu'en état de légitime défense est un meurtre. Et toi, Son Excellence Hillel Premier, fais-moi le plaisir d'aller finir ton cacao. Après quoi, tu te brosseras les dents. »

Maman, une épingle à cheveux entre les lèvres et des boucles d'oreilles d'ambre dans les mains, remarqua : « Le roi George est un garçon maigre et pâle, il a toujours l'air triste. »

À la fin de sa classe de neuvième, Hillel tapa sur la machine à écrire de son père une lettre en trois exemplaires. Il en fit parvenir un au roi à Londres, et un autre au haut-commissaire. « D'après la Thora et la justice, notre pays nous appartient. S'il vous plaît, partez immédiatement et retournez en Angleterre, avant qu'il soit trop tard. » Le troisième exemplaire passa de main en main chez les voisines émues.

Mme Yavrova dit : « Cet enfant est un poète ! » Lioubov Binyamina, sa nièce, ajouta : « Et quelles jolies boucles il a ! Nous devrions faire parvenir une copie au docteur Weizmann ; cette lettre le reconfortera. »

L'ingénieur Brzezinski, lui, était d'avis qu'il ne fallait pas exagérer. Personne n'avait jamais construit de muraille avec de jolis mots. Gérald Lindley, le secrétaire du haut-commissaire, envoya une réponse brève, sur papier à entête officiel :

« Votre lettre a attiré notre attention. Nous sommes toujours prêts à recevoir l'avis de nos concitoyens. Sincèrement vôtre.

Gérald LINDLEY. »

Comme ils flamboyaient, les géraniums, dans le bleu de l'été ! Dans la cour, les feuilles de figuiers semblaient saisir

la lumière de leurs doigts verts et la briser en mille éclats tremblants. Tous les matins, le soleil surgissait derrière le mont Scopus pour dévorer la ville. L'or et l'argent des coupes brûlaient. Et les oiseaux criaient dans le soleil aveuglant, ivres de bonheur ou rendus fous par la clarté.

La gouttière en fer-blanc accumulait la chaleur du matin, douce à la main. Mon père avait éparpillé du gravier clair du bas de l'escalier jusqu'à la clôture au fond du jardin. Il faisait bon marcher pieds nus sur les petits cailloux tièdes, le long du sentier qui menait au figuier.

Le jardin n'était pas très grand, mais bien soigné. Les rêves de mon père restaient enfouis entre les roches blanches dans ses parterres de fleurs rectangulaires et carrés, îles lisses et parfumées parmi ces étendues sauvages aux vallées tourmentées par des vents de hamsin.

Aux alentours s'étendait le quartier de Tel-Arza. Une poignée de maisons de pierre éparpillées au hasard sur une colline. Maisons, fleurs, espérances et pistes disparaîtraient la nuit, dans l'étreinte silencieuse des montagnes.

Le troupeau de chèvres arabes finirait par atteindre le haut de la colline et les bêtes mangeraient les chrysanthèmes, les narcisses, les gueules-de-loup et l'herbe tendre.

La montagne serait rongée jusqu'à l'os, sous l'œil impavide du berger immobile comme un arbre abattu par la foudre. Tout le jour, Hillel regardait les montagnes nues. Parfois, malgré le ruissellement joyeux de la lumière sur l'horizon, il pouvait sentir venir l'automne du fond des vallées cachées. L'automne viendra. La lumière faiblira et deviendra grise. Des nuages bas s'agripperont aux montagnes. Il grimpera sur le figuier et du haut de l'arbre peut-être pourra-t-il apercevoir, dans la clarté de l'automne, la mer et le désert, des îles de ciel dans les déchirures de nuages et les pays merveilleux que son père évoquait avec érudition, et sa mère avec des larmes dans la voix.



Mon père avait l'habitude de dire que ces contrées lointaines nous avaient vomis avec haine et c'est pourquoi nous nous devons de bâtir ici un pays sept fois plus beau. Maman, par contre, considérait notre pays comme une arrière-cour et désespérait d'y voir un jour un fleuve, une cathédrale ou une forêt profonde.

L'oncle Mythia, notre locataire, ricanait à ces paroles et laissait échapper d'entre ses dents gâtées des bribes de phrases tranchantes : « Douleurs de l'accouchement et de l'agonie. Jérusalem assassine ses prophètes. Malédiction divine sur la fille de Babylone en ruines. » Il était aussi végétarien.

De tous ces arguments, Hillel ne pouvait comprendre ceux qui justifiaient les propos de son père et ceux de sa mère. Ce qu'elle disait lui paraissait superflu ; et il s'en-fuyait au fond du jardin.

Il se cachait dans le figuier et tentait de deviner, au parfum de l'air, si l'automne était arrivé. L'automne viendra. Sa mélancolie l'accompagnera de l'école aux leçons de musique chez Mme Yavrova et de la bibliothèque des « Captifs de Sion » jusque dans son lit et ses rêves. Dehors l'orage se déchaînera. Il écrira un article pour le journal de la classe. Les mots *forêts profondes*, dont sa mère s'était servie pour se moquer du pays, résonnaient en lui avec une force étrange et merveilleuse.

#### 4

Hillel est un enfant potelé, instable. Il possède une cachette, au fond du jardin, entre les branches du figuier. Là, il dévore en secret les bonbons poisseux qu'une femme

lui a donnés. Une rêverie profonde l'emporte du creux de son arbre vers les lointaines forêts et les sources du Nil où vont boire les lions d'Afrique.

La nuit, une crise d'asthme le réveille. Au début de l'été surtout. Il tousse, s'étrangle et aperçoit entre les fentes des volets la chose blanche et terrifiante qui l'observe en ricanant. Il se met alors à pleurer jusqu'à ce que son père apparaisse, une lampe de poche à la main.

Il s'assoit au bord du lit et lui chante une berceuse pour le calmer. Les jardinières d'enfants, les tantes et les voisines le couvrent de baisers à la russe et de caresses polonaises. Elles l'appellent « Cerise ». Sur ses joues et sa bouche, elles laissent parfois des traces de rouge gras. Ces femmes sont lourdes et sensibles. L'expression sévère de leur visage semble reprocher à la vie d'avoir manqué de bonté à leur égard.

Mme Yavrova, la pianiste, et sa nièce qui se fait appeler Mlle Binyamina Eben Hen, s'acharnent sur leurs instruments de musique, méprisant à travers leur art leur destinée ingrate.

À la pharmacie, Mme Vichniak se lamente en présence de Hillel. Elle dit que les petits enfants sont le seul espoir du peuple juif. Du moins en ce qui la concerne.

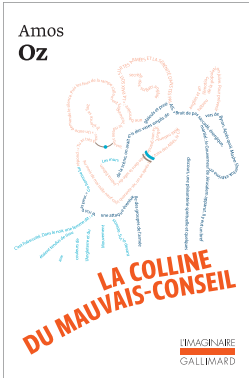
Hillel, attentif, réfléchit puis lance une jolie phrase qui les ensorcelle toutes : « La vie est une ronde, et nous tournons tous. » Les femmes fondent de tendresse.

Les enfants du quartier de Tel-Arza, par contre, l'affublent de l'horrible surnom de « Pudding ». Des petites filles orientales le jettent à terre et lui tirent les cheveux. Elles sont maigres, mauvaises, et portent autour du cou un lacet où pendent des clefs. Elles dégagent une repoussante odeur de cacahuètes, de sueur, de savon et de halva.

Hillel, résigné, attend qu'elles se lassent de lui et de ses boucles. Il se relève alors, les yeux pleins de larmes, le

Traduit de l'hébreu par Jacques Pinto

1947. La Palestine est encore sous mandat britannique. Sur la colline du Mauvais-Conseil, à Jérusalem, se dresse comme une menace le palais du haut-commissaire anglais. Et sur cette terre enfin atteinte, les Juifs du Retour attendent toujours, dans la révolte ou l'espérance, que viennent la joie, la lumière et la liberté. Trois récits intimement liés expriment, à travers les expériences de plusieurs personnages qui sont autant de facettes d'un même destin, la difficulté d'être permanente d'un peuple. Il y a le candide vétérinaire Kipnis, dont la femme choisit de fuir vers une existence facile avec un lord ; le tout jeune Uri, qui ne rêve que de bouter l'Anglais hors d'Israël, mais verra - sans doute - son désir concrétisé par un mystérieux visiteur aperçu chez ses parents ; il y a enfin le docteur Nissembaum qu'un mal incurable ronge et qui revoit avec nostalgie sa vie et ses amours tandis qu'il est le témoin des luttes de son quartier contre « l'occupant ». Spectateurs ou acteurs de ces événements, ce sont des enfants - dont l'avenir se joue alors - qui donnent à ces trois textes leur unité et leur sens profond. Dans une magnifique langue poétique et musicale, Amos Oz se fait, une fois encore, le porte-parole de la contestation et de l'espoir en Israël.



*La colline du Mauvais-Conseil*  
Amos Oz

Cette édition électronique du livre  
*La colline du Mauvais-Conseil* de Amos Oz  
a été réalisée le 13 mars 2020 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072893957 - Numéro d'édition : 365980).  
Code Sodis : U32378 - ISBN : 9782072893988.  
Numéro d'édition : 365983.